

L'IMPORTANCE DE L'ÉLÉMENT AQUATIQUE POUR LES PÈLERINS FRANÇAIS DE COMPOSTELLE: MOYEN ÂGE ET ÉPOQUE MODERNE

Ignacio Iñarrea Las Heras
Universidad de La Rioja

Résumé

Dans le présent travail, on veut montrer que l'eau est un thème d'un notable intérêt dans les créations littéraires françaises écrites au Moyen Âge et à l'Époque moderne qui racontent ou mentionnent l'expérience du pèlerinage de Compostelle.

L'élément aquatique apparaît dans ces textes surtout comme un obstacle, comme une sorte d'*ennemi indomptable* qui rend le voyage plus difficile et même dangereux. Il adopte plusieurs manifestations: barrière géographique, porteur de malheurs (invasions violentes), facteur climatique ou aussi fluide corporel. Pourtant, il apporte aussi des bienfaits naturels (nourriture) ou surnaturels (miracles). En plus, il peut également être soumis par le pouvoir civilisateur et le talent artistique de l'être humain.

De cette façon, on peut affirmer que l'eau est une très intéressante source d'information sur certaines manières de voyager en Espagne et en France aux époques indiquées.

Mots clés: Moyen Âge, Époque moderne, littérature française, pèlerinage de Compostelle, eau.

THE IMPORTANCE OF WATER FOR FRENCH PILGRIMS TO COMPOSTELA: THE MIDDLE AGES AND THE MODERN ERA

Abstract

This article attempts to show that water is an important and recurrent topic in the French literary creations written in both the Middle Ages and the Modern Era that mention pilgrimage to Compostela.

In these texts the water element is mainly identified with the idea of an obstacle; it is regarded as a daunting enemy that makes the journey more difficult, even dangerous. Water adopts several forms: geographical barrier, bearer of misfortune (violent invasions), weather factor and also body fluid. However, it also has the shape of natural benefits,

Fecha de recepción: 14 de septiembre de 2016

Fecha de aceptación: 20 de junio de 2017

such as drink, or supernatural ones, such as miracles. Besides, it can be subdued by the civilizing power and the artistic talent of humans.

Thus we can affirm that water is an interesting source of information about certain ways of travelling in Spain and France in the above-mentioned times.

Keywords: Middle Ages, Modern Era, French Literature, pilgrimage to Compostela, Water.

1. Introduction

Les différents types de productions littéraires en français (appartenant au Moyen Âge et à l'Époque moderne) qui reflètent ou font allusion à l'aventure du pèlerinage de Compostelle accordent une place d'une remarquable valeur au thème de l'eau. Pour en aborder l'analyse, il nous faut partir d'une idée fondamentale exprimée par Jean Delumeau en rapport avec le thème de la tempête, étroitement lié avec celui de l'eau: «la tempête n'est pas seulement thème littéraire et image des violences humaines. Elle est aussi et d'abord fait d'expérience que relatent toutes les chroniques de la navigation vers la Terre sainte» (Delumeau, 1978: 32). Les textes que l'on a étudiés dans le présent travail montrent clairement que, pour les pèlerins français de Compostelle, le contact direct avec l'eau fait surtout partie de l'aventure réelle du voyage. Celle-ci n'y apparaît pas comme un produit littéraire, issu de la créativité des différents auteurs (connus ou anonymes). Même dans les œuvres qui exposent des narrations fictives, il y a un lien étroit entre l'élément aquatique et l'attitude des pèlerins à son égard. Et cette prise de position, qui est la manifestation d'une mentalité et d'une sensibilité, a son origine dans le vécu, dans la situation de proximité permanente de l'homme avec la réalité de l'eau.

D'une manière plus précise, il faut affirmer que les productions examinées montrent que l'eau est fondamentalement (mais non pas exclusivement, comme on pourra le constater ultérieurement) un élément naturel, sauvage et incontrôlable. Cela implique qu'elle se manifeste au pèlerin comme un facteur d'hostilité. Elle agit sur le voyageur pieux comme un obstacle, une menace ou un ennui qui adopte plusieurs formes et rend plus pénible son itinéraire.

2. Les rivières

L'eau des rivières fait partie permanente de la géographie *jacquaire*. Au cours du trajet vers la Galice on trouve des rivières ou des rias qu'il faut traverser en barque ou sur un pont. Dans une chanson populaire occitane qui présente un itinéraire de pèlerinage entre Aurillac et Compostelle, la *Canso dels pelegrins de San Jac* (peut-être du début du xiv^e siècle [Nelli, 1980: 87-88]),

on consacre une strophe au passage de l'estuaire de la Gironde et à la peur que cela provoque chez les pèlerins:

Quan fuerem proch, en Bordaiga,
Calguèt aventurar sobre aiga:
«Deus, pecayre! que devendrem
Se san Guiral no nos defen?» (Nelli, 1980: 88, vv. 17-20).

Dans une autre chanson postérieure, datée du xvii^e siècle (Iñarra Las Heras, 2010: 146-151) et intitulée *La Grande Chanson des Pèlerins de Saint Jacques*, qui reproduit un autre itinéraire de pèlerinage (entre le nord-ouest de la France et Compostelle), il y a aussi une strophe sur la traversée de l'estuaire mentionné. On situe celle-ci près de la localité de Blaye. On y expose la crainte des pèlerins devant la possibilité de l'éclatement d'un orage. On ne manque pas non plus de préciser la grande largeur de cette embouchure:

Quand nous fûmes au port de Blaye
Près de Bordeaux,
Nous entrâmes dedans la barque,
Pour passer l'eau;
Il y a bien sept lieues par eau;
Bonnes me semble,
Marinier, passe promptement
De peur de la tourmente (Anonyme, 1718: 3, vv. 17-24).

Une variante de *La Grande Chanson des Pèlerins de Saint Jacques*, intitulée *La grande Chanson des Pèlerins qui vont à S. Jacques* (et qui date de la première moitié du xviii^e siècle au plus tard [Daranatz, 1927, ii: 27]), contient également un couplet qui parle du franchissement de la Gironde à Blaye. La première partie de cette strophe est identique à celle qu'on vient de citer. Mais dans la deuxième partie on trouve des différences significatives, dont il faut tenir compte:

Il y a bien sept lieues de trajet
Jusqu'à la ville;
Nous portions tous le chapelet
D'un cœur doux et tranquille (Daranatz, 1927, ii: 36, vv. 21-24).

On voit dans ces vers que les pèlerins prient avec leur chapelet, au cours de la traversée. Cette même situation est reproduite dans la *Chanson nouvelle sur tous les passages et lieux remarquables qu'il y a aux chemins de Saint-Jacques, Saint-Salvateur et Mont-Sarra* (ou, pour abrégé, *Chanson nouvelle*). C'est une création qui fait partie du livre de la confrérie des pèlerins de Senlis, dont la rédaction commença en 1680. On y trouve une strophe où l'on parle d'une étape du chemin vers Compostelle, située à Saint-Jean-de-Luz. Il faut

y embarquer, sans doute pour se rapprocher d'Irún, qui est l'étape suivante dans la chanson:

Estant à Saint-Jean-du-Luz
Fort esmeus,
C'estoit d'ouir le langage.
De là nous passames l'eau
En bateau,
Priant Dieu d'un bon courage (Müller, 1914: 203, vv. 73-78).

On peut bien constater dans ces vers que les pèlerins prient aussi. Dans les deux chants, les voyageurs pieux n'ont pas peur. L'action de prier les rassure et même les encourage. Il faut y voir sans doute une manière de conjurer les dangers de la mer (*vid. infra*).

Plusieurs itinéraires de pèlerinage publiés à l'Époque moderne incluent aussi Blaye et l'estuaire de la Gironde (Iñarra Las Heras, 2014: 23-27). On peut mentionner, à titre d'exemple, *Le chemin de Paris a Saint Jaques en galice dit compostelle: et combien il y a de lieues de ville en ville*, brochure publiée probablement au cours des premières décennies du xvi^e siècle. Elle contient l'information suivante sur Blaye: «De Blaye passer sur la Gironde pour aller a Bordeaulx qui dure .vii. lieues» (Anonyme, s.d.). Les chansons populaires françaises de pèlerinage vers Compostelle étaient souvent publiées dans des livrets qu'on vendait aux pèlerins. C'étaient des brochures qui contenaient plusieurs chants, une liste des reliques de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle, une vie de l'apôtre. Ils comprenaient aussi un itinéraire de France en Galice, où l'on peut lire au sujet de Blaye: «De Blaye on passe la Garonne 7 lieues pour aller à Bordeaux» (Anonyme, 1718: 43).

Guillaume Manier fut un tailleur français (provenant de la Picardie) qui fit le pèlerinage de Compostelle vers la fin 1726. D'après le récit qu'il fit de son aventure, intitulé *Voyage d'Espangne* (écrit en 1736) il n'eut pas peur, mais il renseigne, de même que les chansons et les itinéraires mentionnés, sur la largeur considérable de l'estuaire:

[Nous] avons passé la Garonne dans deux vaisseaux, le 19, moi seul dans un, ayant ma provision de vivres, ma gourde pleine de vin blanc et douze sardines grillées. Il m'a coûté dix sols de passage.

Le port de Blaye est assez beau, rempli de vaisseaux de toutes parts.

Nous sommes arrivés, après avoir fait sept lieues sur mer, à Bourdeaux (Manier, 1890: 31).

La Canso dels pelegrins de San Jac contient une strophe sur un point du chemin situé entre Vitoria et Burgos. On y mentionne le passage d'un pont qui ne paraît pas trop solide. La peur de mourir y est clairement exprimée.

Le point de la route est très probablement Miranda de Ebro et la rivière qui coule sous le pont est donc l'Èbre (Nelli, 1980: 92):

Quan fuerem sobre-ls pontetz,
Qual tremol al passar qu'om fetz!
Creziam morir: A patz! a patz!
Salva los pelegrins, san Jacz! (Nelli, 1980: 89, vv. 29-32).

En rapport avec Miranda de Ebro et le pouvoir intimidateur de l'Èbre, il existe un conte médiéval dont la thématique est liée au monde du culte de l'apôtre saint Jacques et aussi au *Roman de Renart*. Il raconte le voyage d'un chevalier qui s'adresse avec son écuyer à Compostelle. Ils croisent Maître Renard au cours du chemin. L'écuyer affirme, en le voyant, qu'il a vu des renards «d'une taille bien plus grande, et un entre autres, gros comme un bœuf» (Rivet de la Grange *et al.*, 1971-1974, xxi: 291). Peu de temps après, le chevalier fait une prière, devant l'étonnement de son écuyer:

Puis, élevant tout à coup la voix: «Seigneur, préserve-nous aujourd'hui tous deux de la tentation de mentir, ou donne-nous la force de réparer notre faute pour que nous puissions traverser l'Èbre sans danger.» L'écuyer surpris lui demande pourquoi cette prière. «Ne sais-tu pas, lui répond son maître, que l'Èbre qu'il faut passer pour aller à Saint-Jacques, a la propriété de submerger celui qui a menti dans la journée, à moins qu'il ne s'amende?» (Rivet de la Grange *et al.*, 1971-1974, xxi: 291).

Cette révélation provoque chez l'écuyer un effroi qui le poussera, pendant le reste de son trajet jusqu'à Miranda, à réduire progressivement la grandeur du renard. Celui-ci sera comparé avec un veau et après avec une brebis. Quand les deux voyageurs arrivent au bord de l'Èbre, l'écuyer est enfin complètement sincère: «Ah! mon bon maître, [...] je vous proteste que ce renard était tout au plus aussi gros que celui que nous avons vu ce matin» (Rivet de la Grange *et al.*, 1971-1974, xxi: 291). Cette peur fictionnelle aurait peut-être son origine réelle dans la force du courant de l'Èbre. À ce sujet, Jean Froissart affirme dans ses *Chroniques*, au cours de son récit de l'entrée en Castille de l'armée du Prince Noir en 1367, que «le rivière d'Emer [l'Èbre], qui est moult fort et moult rade au Groing [Logroño]» (Froissart, 1967, vii: 162).

La grande Chanson des Pèlerins qui vont à S. Jacques, citée plus haut, contient une strophe où l'on fait référence à un autre pont, situé aux Asturies. On l'appelle le *Pont qui tremble* (Vázquez de Parga *et al.*, 1948, ii: 564-566). Il permettait de traverser le río Cabo près de son embouchure. Quand une tempête éclatait, les ondes de la mer arrivaient tout près du pont, et cela effrayait les pèlerins:

Quand nous fûmes au Pont-qui-tremble,
 Bien étonnés,
 De nous voir une troupe ensemble
 Fort exposés,
 Voyant les ondes de la mer
 Dans leur furie,
 Dont le choc nous faisoit trembler
 Et craindre pour la vie (Daranatz, 1927, ii: 40, vv. 145-152).

Albert Jouvin de Rochefort (1640-1710) fut un cartographe et un trésorier de France. Il écrivit *Le voyageur d'Europe, où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal, des Pays Bas, d'Allemagne et de Pologne, d'Angleterre, de Danemark et de Suède* (1672-1676), publié en huit volumes. Le récit de son séjour en Espagne fait partie du deuxième volume. Il fit la route de Compostelle à partir de Burgos et passa par León et Oviedo. Il eut donc l'occasion de connaître les Asturies et le *Pont qui tremble*. Il lui consacre quelques lignes de son récit, pour expliquer la peur des pèlerins en rapport avec ce pont:

Les Pelerins nous font peur quand ils nous parlent du pont qui tremble. C'est un méchant pont de bois sur cette R. [rivière] dont le pavé n'est que de petits cailloux, & qui pour sa longueur & vieillesse pourroit trembler, ce que nous avons voulu voir en passant par dessus; mais je crois plutôt qu'il est ainsi appelé, à cause du flux de la mer qui venant à le heurter le fait trembler (Jouvin de Rochefort, 1672, ii: 176).

Le livre de la confrérie des pèlerins de Senlis contient plusieurs itinéraires de pèlerinage. Il y en a un qui s'intitule «De Santiago à Compostelle par León et Oviédo». On y mentionne aussi le *Pont qui tremble* et on y fournit une autre explication de ses tremblements: «Ce pont est de bois, de la longueur de 28 ou 30 toises, assis sur un fleuve ou plutôt un torrent merveilleusement rapide et véhément qui descend des Asturies, et tramble ordinairement à cause de sa grande longueur» (Müller, 1914: 189).

D'après quelques récits de pèlerinage, un autre point difficile de la route vers Compostelle était la ria de Ribadeo, qui marque la frontière entre les Asturies et la Galice. Il faut la traverser de la même manière qu'à Blaye, mais ici la furie de la mer démontée rend dangereux le passage. Antoine de Lalaing, seigneur de Montigny (1480-1540) fut un officier au service de Philippe le Beau. Il fit partie de la suite de ce prince quand il visita l'Espagne en 1502 et 1506. Il profita du premier de ces deux voyages pour faire le pèlerinage de Compostelle, à partir de Burgos. Il traversa le territoire de León et les Asturies, de même que Jouvin de Rochefort. Le récit de cette aventure fait partie de l'œuvre d'Antoine Lalaing intitulée *Voyage de Philippe le Beau en Espagne, en 1501*, où il raconte cette première visite de Philippe

le Beau. Il dut réaliser le passage de la ria de Ribadeo dans son trajet vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Ce ne fut certainement pas une expérience agréable pour lui:

Le dimence, xxvii^e de febvrier, passèrent ung brach de mer et disnèrent à Cadifier [Cudillero], quatre lieues de Villier [Avilés], et puis prinrent giste au village de Socques [Soto de Luiña]. [...]

Le mardi, premier jour de march, partis de Thou [Otur], passèrent ung bras de mer à la ville dicte Namua [Navia], et puis ung aultre brach de mer, plus grandt et plus dangereux des trois, où ils furent en dangier, car il faisoit tourment, et gisterent à Ribdieux [Ribadeo], noef lieues de Namua (Lalaing, 1876: 157).

Guillaume Manier raconte cette même expérience, qu'il vécut quand il faisait l'itinéraire entre Compostelle et Oviedo. Sa narration de la traversée de la ria de Ribadeo (qu'il identifie par erreur comme le *Pont qui tremble*) est sans doute beaucoup plus dramatique que celle d'Antoine de Lalaing. On peut même partager sa peur, comme si l'on était avec lui dans la barque:

Par un dimanche, étant arrivé en cette petite ville tant renommée, pour être l'endroit du *pont qui tremble*. Cette ville est sur le bord de la mer, un des endroits les plus périlleux et à craindre de toute l'Espangnes. Il coûte 2 cuarteres, qui valent un sol, pour le passage. L'on est une demi-heure à le passer. Il y a bien au moins un demi-quart de lieue de trajet. L'on ne passe au moins qu'à une cinquantaine dans une grande barque faite exprès, dont il faut ramer. Vous voyez les flots effroyables de la mer s'élancer en l'air les uns sur les autres, qu'il semble qu'ils vous menacent de ruine, joint au bruit effroyable qu'ils font: qui donnent un mouvement à la barque où vous êtes, qui font descendre la barque entre deux flots, comme si elle descendait dans un précipice; puis vous croyant englouti de ces ondes, une autre vous fait remonter au plus vite, comme dessus une montagne. Voilà le manège que cela fait pendant le passage, qui vous cause des peurs épouvantables, que vous croyez à tous moments être péri. Voilà le sujet, à cause du péril où vous êtes, qui donne le nom à ce passage de: «*pont qui tremble*» (Manier, 1890: 99-100).

Le béarnais Jean Pierre Racq fit le trajet vers Compostelle en 1789. Il écrivit en 1790 un itinéraire intitulé *Route pour aller a St. Jacques*, où il indique qu'il se déplaça d'Oviedo à Compostelle et passa donc par Luarda, Navia et Ribadeo. Entre ces trois localités, il faut traverser deux «bras de mer» (d'après ses propres mots). Il s'agit sûrement des rias de Navia et de Ribadeo, deux obstacles importants pour les pèlerins (Vázquez de Parga *et al.*, 1948, iii: 143). Jean Pierre Racq rédigea son texte pour «Jeanpierre Lurdos de Bruges Bon chretien» (Vázquez de Parga *et al.*, 1949, iii: 144). Il faut croire que Jean Pierre Lurdos avait l'intention d'aller à Compostelle et

que Jean Pierre Racq lui donna cet écrit, afin de bien le renseigner sur les routes de pèlerinage jacquaire. Les difficultés du chemin sont évidemment des données géographiques qu'on ne peut pas ignorer.

3. La mer et les marécages

Le caractère d'obstacle de la plupart des rivières et rias mentionnées, ainsi que la peur qu'elles provoquent chez les pèlerins, ont leur origine dans la proximité de la mer, surtout si elle est démontée. Cette crainte est sans doute présente dans la prudente décision d'Antoine de Lalaing de renoncer à faire une bonne partie de sa route de pèlerinage par mer (entre Avilés [aux Asturies] et La Corogne), à cause du mauvais temps:

Ceuls, partis de Saint-Salvator [Oviedo], cheminèrent chincq lieues, et logèrent à Villier [Avilés], ung port de mer ung peu hors du chemin de Saint-Jacques, et allèrent illec, cuidant monter sur mer et descendre à la Queloigne [La Corogne], pour se que mons^r du Monceaux estoit malade, et enduroit à grief le chevauchier. Mais le contrariété du vent les constraindi aller par terre (Lalaing, 1876: 157).

Depuis les époques les plus anciennes et pendant très longtemps, la mer a été invariablement considérée comme un milieu essentiellement dangereux pour l'homme. C'est un immense espace liquide, instable qui ne fournit aucune sécurité à l'homme. La possibilité de la mort par noyade a été pour celui-ci une menace permanente. Par conséquent, la mer lui a toujours inspiré un profond sentiment de peur.

Mais, dans l'univers d'autrefois, il est un espace où l'historien est certain de la rencontrer [la peur] sans aucun faux-semblant. Cet espace, c'est la mer. Pour quelques-uns, très hardis —les découvreurs de la Renaissance et leurs épigones— la mer a été provocation. Mais, pour le plus grand nombre, elle est restée longtemps dissuasion et par excellence le lieu de la peur (Delumeau, 1978: 31).

La réponse à cette mer qui intimide a été la recherche d'une protection, d'un élément de sécurité: «La seule façon, peut-être, de trouver ses repères face à l'immensité mouvante est, pour l'homme de mer, de posséder ses codes, ses rites, et d'en appeler à tous les signes protecteurs» (Pouget-Tolu, 2002: 113). La prière a sans doute constitué un moyen habituel de faire disparaître la peur (Pouget-Tolu, 2002: 118-119). On l'a bien vu avant, avec les exemples de deux chansons d'itinéraire. Il y a aussi un petit ensemble de chansons narratives de pèlerinage de Compostelle, qui racontent à peu près la même histoire: l'aventure d'un groupe de pèlerins qui naviguent vers la Galice et qui sont surpris par une tempête. Ils s'en sortent de plusieurs manières: ils font des promesses (commander une messe, faire construire une

chapelle) ou sacrifient un camarade pêcheur en le jetant à la mer, parce qu'il est considéré comme responsable de l'orage (Delumeau, 1978: 39-40; Iñarrea Las Heras, 2002: 95-100). Cette dernière solution est celle qu'on adopte dans la composition intitulée *Les Pèlerins de Saint-Jacques*:

C'est de cinquante pèlerins
 Qui s'en vont à Saint-Jacques.
 Quand ils y fur' bien éloignés
 Dans un navire sur mer,
 Ils ne pouvaient marcher
 Ni avant ni arrière.
 Le plus vieux des cinquante
 Il leur-z-a demandé:
 «Y en a-t-il quelqu'un
 «Dedans la compagnie
 «Qu'ont battu père et mère?
 «S'il y en a dans la compagnie,
 «Nous le jett'rons à la mer» (Decombe, 1884: 284, vv. 1-13).

La mer *ennemie* peut aussi apporter des adversités sous forme d'invasions, de ravages et de pillage soufferts par la population et peut-être aussi par les pèlerins. Dans ces cas, elle est un danger en tant que porteuse de malheurs: «Innombrables sont les maux apportés par l'immensité liquide: la Peste Noire, bien sûr, mais aussi les invasions normandes et sarrasines, plus tard les raids des Barbaresques» (Delumeau, 1978: 31). Ces circonstances apparaissent, comme événements fictionnels, dans le *Conte de Floire et Blanchefor*:

Uns rois estoit issus d'Espagne;
 de chevaliers ot grant compaignie.
 O sa nef ot la mer passee,
 en Galisse fu arivee.
 Felis ot non, si fu paiiens,
 mer ot passé sor crestiens
 por le païs la proie prendre
 et les viles livrer a cendre.
 [...]
 Ses nés commanda a cargier,
 et apele de ses fouriers
 dusqu'a .XL. cevaliers:
 «Esrantmant, fait il, vos armés!
 Nos cagerons sans vos assés.
 Alés lassus en ces chemins
 gaitier por reuber pelerins» (Anonyme, 1983: 20-21, vv. 57-84).

Pourtant, cette fiction avait un fondement bien réel: les incursions et les razzias faites en Galice par les pirates normands, anglais et musulmans,

aux x^e, xi^e et xii^e siècles à peu près (Mariana, 1592: 336-337; Flórez *et al.*, 1754-1879, xx: 133-135, 197-199; Anonyme, 2006: 387-390). L'*Historia compostelana* raconte comme suit les saccages commis par les pillards anglais:

Anglici ex improviso, cursu velifero maris confinia invadentes, hos trucidabant, illos denudantes, omnibus bonis suis privabant, alios, acti essent Moabitæ, captos & catenatos ad redemptionem cogebant, quin etiam nimia pecuniæ cupiditate obcæcati, proh nefas! Ecclesias violabant, tantique sacrilegii rei quæcumque necessaria ibi inventa, & etiam homines, inde abstrahabant. Sed B. Jacobi intercessio a nefanda gente Provinciam suam pesundari & depopulari haud impune permisit, tantumque nefas non inultum remanere voluit (Flórez *et al.*, 1754-1879, xx: 134).

Cependant, il y a quelques voyageurs et pèlerins qui s'éloignent de cette conception de la mer comme une menace. En 1417, le noble gascon Nompars de Caumont accomplit le pèlerinage de Compostelle. Il en fit un récit intitulé *Voyage de S^r Jaques de Compostelle et à Nostre Dame de Finibus Terre*. En réalité, ce texte est fondamentalement un itinéraire qui comprend toutes les localités par où Nompars de Caumont passa et les distances entre elles, mesurées en lieues. À la fin de son voyage en Galice, il visita Finisterre, «lequelle est au port de le mer, et de là en avant l'en ne trouve plus terre; auquel lieu fait de beaux miracles» (Seigneur de Caumont, 1975: 147). Il est possible que l'un de ces miracles dont il parle soit celui qui est en rapport avec la légende du Santo Cristo de Finisterre. Au commencement de son trajet de retour, il passa par Padrón: «C'est un lieu onquel monseigneur saint Jaques arriva d'outre mer, où lez Sarrazins coupe la teste; et vint en une nef de pierre le chief et le corps séparés l'un de l'autre, tout seul, sans autre chose, et j'ay veu le nef à le rive de le mer» (Seigneur de Caumont, 1975: 148). Malgré son laconisme, Nompars de Caumont montre dans ces deux passages une vision de la mer qui n'est pas tout simplement informative. Il se fait l'écho de certaines légendes où l'on peut voir une mer qui n'est pas dangereuse. Elle n'apporte pas la mort, mais des événements très favorables, par leur caractère miraculeux.

À l'occasion de son séjour en Galice et à Saint-Jacques-de-Compostelle, Jouvin de Rochefort fournit une vision positive, même bénéfique, de la mer. Celle-ci serait pour l'homme une sorte de mère nourricière. D'après cet auteur, le véritable ennemi du pèlerin est la route de pèlerinage elle-même, un élément terrestre, et non pas l'eau:

C'est une chose à remarquer, que bien que la Galice soit un Royaume, où il croist quantité de fruits, comme noix, avelines, citrons, oranges, grenades, olives, pommes, & serizes, de toutes les sortes; rarement vous trouverez de ces fruits-là sur la route de saint Jacques, qui n'est remplie que de deserts, de montagnes, & d'un païs ingrat; mais bien du costé que la mer Oceane

l'environne, qui la rend fertile & bordée de villes, & de ports de mer, où on pêche quantité de tres-bon poisson qu'ils mettent à la broche devant le feu... (Jouvin de Rochefort, 1672, ii: 163).

Les Landes de Gascogne sont un autre territoire difficile à traverser à pied, à cause des marécages qu'on y trouvait avant la fin du xviii^e siècle. À cette époque on commença à dessécher les marais, à planter de pins et à fixer les dunes de sable. Mais jusqu'à ce moment, l'eau marécageuse rendait très difficile la marche. Dans le chant de pèlerinage intitulé *Autre Chanson des Pèlerins de Saint Jacques* (c'est une autre variante de *La Grande Chanson des Pèlerins de Saint Jacques* qui date aussi du xvii^e siècle) on se fait l'écho de cette circonstance:

Mais nous fûmes bien étonnés
Quand nous fûmes dedans les Landes,
Tous mes Compagnons & moi,
De nous voir l'eau jusqu'à mi-jambes,
Mes compagnons, que l'on s'avance,
Et prions Dieu dévotement,
En lui mettons notre espérance,
Et en saint Jacques le grand (Anonyme, 1718: 11, vv. 32-39).

Quand Guillaume Manier passa par les Landes, il put voir la manière de travailler des bergers de cette région. Il leur fallait marcher sur des échasses pour ne pas se mouiller et se déplacer avec une certaine rapidité pendant qu'ils s'occupaient de leur bétail: «Il y a des temps où les eaux sont fort hautes, dont les vachers et autres qui gardent les bestiaux, sont obligés de marcher avec des échasses de trois ou quatre pieds de hauteur de l'eau, et le soir, ils ont de huttes faites exprès pour y mener coucher leurs bestiaux» (Manier, 1890: 38-39).

On pourrait dire que ces marécages étaient comme une sorte de mer en miniature, située à l'intérieur de la terre. Ils ne font pas vraiment peur, mais ils constituaient sans doute un obstacle très fâcheux pour les pèlerins.

Le chroniqueur et poète Jean Froissart (1337-1404) séjourna quelques mois (novembre 1388-février 1389) à la cour du comte de Foix, Gaston Fébus, située à Orthez. L'itinéraire qu'il fit pour arriver à cette ville coïncide dans sa partie finale avec quelques chemins secondaires de pèlerinage jacquaire. Il visita plusieurs localités qui jalonnent plusieurs de ces routes: Tarbes, Saint-Pé-de-Bigorre, Morlaas, Arthez et, finalement, Orthez (Froissart, 1967, xi: 71-84; xxv: 148-150). D'après Paul Raymond,

Froissart en quittant Morlaas prit le vieux chemin Roumin (ainsi appelé du nom des pèlerins de Saint-Jacques de-Compostelle [Raymond, 1863: 143-144]); il passa à Buros devant le petit hôpital du Luy, traversa toute la lande du Pont-

Long (toujours suivant jusqu'à Orthez le chemin Roumin); il atteignit le village de Bougarber, qui est Mont-Gerbiel. [...] Froissart traversa ensuite Cescau, Castéide-Cami, Urdès, Caubin, ancienne commanderie de Saint-Jean-de-Jérusalem, et enfin Ercies qui est Arthez [...]. D'Arthez les voyageurs (suivant toujours le chemin Roumin) gagnèrent Castétis, la commanderie de Noarrieu (de Saint-Jean-de-Jérusalem) et de là Orthez [...] (Froissart, 1967, xxv: 150).

Jean Froissart fit une bonne partie de ce trajet en compagnie d'un chevalier appelé Espang de Lyon, qui, à un moment donné du voyage, lui dit que le chemin vers Pau est difficile à cause des *glaires*:

L'endemain après messe nous montasmes à cheval et partismes de Tharbe. Si chevauchasmes vers Jorre [Saint-Pé-de-Bigorre], une bonne petite ville qui tousjours s'est tenue moult vaillamment contre ceux de Lourde; si passasmes au dehors, et tantost nous entrasmes ou pays de Berne [Béarn]. Là s'arresta le chevalier sur les champs, et dist: «Veés icy Berne», [...] ... nous tenismes le chemin de Morlens [Morlaas]. En chevauchant les landes de Berne qui sont assés plaines, je luy demanday pour le remettre en parole: «Sire, la ville de Pau siet-elle près de cy?» —«Ouy, dist-il, je vous en monsterey assés tost le clochier, mais il y a bien plus loing qu'il ne semble, et avec ce il y a très-mauvais pays à chevauchier pour les glaires...» (Froissart, 1967, xi: 71-72).

Les *landes de Berne* mentionnées par Jean Froissart sont, d'après Paul Raymond, les landes de Pont-Long (Froissart, 1967, xxv: 149)¹. Elles se situent près de Sendets, localité proche de Pau. Les *glaires* (ou *graves*) qu'on y trouve et dont parle Espang de Lyon étaient des marécages (Froissart, 1967, xi: 72, n. 3 et 4; xxv: 149), sûrement pareils à ceux qui faisaient partie du territoire des Landes de Gascogne. Elles étaient aussi près de ces chemins secondaires de pèlerinage parcourus par Jean Froissart. Il faut donc croire que les pèlerins de Compostelle qui traversèrent au Moyen Âge les mêmes territoires béarnais que le grand chroniqueur français durent à leur tour souffrir les difficultés et les obstacles que ces *glaires* opposaient à n'importe quel voyageur.

4. L'eau comme facteur climatique et fluide corporel

Il y a d'autres manifestations de l'eau qui sont aussi hostiles aux pèlerins et qui témoignent de leurs souffrances en chemin. Ce sont la neige, la pluie et la sueur.

Dans *Autre Chanson des Pèlerins de S. Jacques*, la strophe consacrée au passage du col de Pajares (situé entre le territoire de León et les Asturies

¹ Le baron Kervin de Lettenhove identifie les *landes de Berne* comme la Lande de Bouc (lande de Boc), située près de la localité de Lannemezan (Froissart, 1967, xi: 435; xxiv: 115).

et identifié comme le Mont d'Etuves) expose les souffrances des pèlerins à cause du froid et de la pluie:

Jamais nous n'eûmes si grand froid
Que quand nous fûmes au Mont d'Etuves,
Etions transis jusques au cœur,
Ne voyant Soleil ni Lune
Le vent, la pluie nous importune,
Mon Dieu, le vrai Médiateur,
Nous a délivrés de la pluie,
Jusques dans Saint Salvateur (Anonyme, 1718: 14, vv. 101-108).

Jean Bonnacaze (1726-1804), religieux naturel du Béarn, fit à pied le pèlerinage de Compostelle en 1748, avec trois camarades. Il en écrivit un récit qui constitue un chapitre du texte autobiographique intitulé *Testament politique*. Son périple fut pour lui un véritable cauchemar, dès le début. Il faut signaler qu'il entreprit son voyage dans des conditions matérielles très pauvres:

Tous [les compagnons de voyage de Jean Bonnacaze] avaient des passe-ports et de l'argent et je n'avais ni passeport, ni argent, excepté trois livres; je me livrais entièrement à la Providence. [...]

... je n'avais qu'une mauvaise paire de souliers qui ne me servirent que jusqu'à Pampelune. Depuis lors, je marchai pieds-nus par tout le chemin jusqu'à mon retour à Logroño, ville de Castille, où une veuve, touchée de compassion, m'en donna une paire qui me servirent pour arriver chez mon père. Je fis au moins cent quatre-vingt lieues, pieds-nus (Bonnacaze, 1896: 184-185).

Il dut ainsi souffrir les rigueurs de la neige, après avoir traversé le col de Roncevaux:

En allant, étant arrivés à Roncesvailles, premier village d'Espagne, ayant passé le port, nous y fûmes bloqués par la neige qui nous obligea de demeurer deux jours à l'hôpital. [...]

Nous partîmes à travers la neige jusqu'aux genoux; mais elle diminuait à mesure que nous sortions de la montagne (Bonnacaze, 1896: 185).

De toute façon, cette circonstance ne fait que démontrer le peu de précaution de Jean Bonnacaze et de ses compagnons de voyage. Ils auraient dû choisir l'été pour la réalisation de leur pèlerinage, ou bien ils auraient pu faire un détour dans leur itinéraire afin d'entrer en Espagne par Irún.

Il y a lieu de penser, d'après ce qu'il raconte dans son récit, qu'il était trop faible pour un grand effort physique comme celui qu'il faut faire pour aller de France à Compostelle. Son corps devint, en quelque sorte, le lieu

de rencontre de plusieurs sortes de liquides qui sont signe de sa souffrance, de sa fatigue et de son mauvais état de santé: la pluie, la sueur et le sang. Ces deux derniers fluides apparaissent ainsi associés à la pluie, qui supplicie le pèlerin sans pitié:

Cette marche forcée, mêlée de froid et de sueur, me fit du mal; elle me causa une hémorragie de sang par le nez et par la bouche. La pluie, tous les jours, presque pendant un mois, sur les corps, et toujours pieds-nus, m'accablait. J'étais obligé de m'arrêter pour laisser couler le sang, ce qui dura quinze jours. [...] La pluie d'un côté, la misère et la famine de l'autre, tout m'accablait (Bonnecaze, 1896: 185-186).

L'eau continua à *attaquer* Jean Bonnecaze, comme une *ennemie* acharnée, sous forme de pluie et aussi sous forme de flaque et de fange (combinée avec la terre) dans un misérable logis où il put se réfugier:

Un soir, étant en Castille-Neuve [*sic*], nous ne trouvions point à nous loger, et nous étions trempés de la pluie jusqu'à la peau. Nous fûmes obligés de nous réduire à coucher dans une baraque, remplie d'eau et de fange, en donnant trois sols chacun, pour avoir une claie, pour la mettre sur la fange et y coucher dessus. Je frissonne en écrivant ceci, me rappelant le froid que je souffris cette nuit (Bonnecaze, 1896: 186).

Après leur séjour à Compostelle, Jean Bonnecaze et un compagnon de voyage tombèrent malades. Ils durent rester dans l'hôpital d'une localité appelée Silheiro. L'hospitalière sera capable de le guérir avec un remède très cruel, où la sueur apparaît de nouveau comme un élément liquide corporel, lié à la souffrance, mais aussi à la guérison. Il faut beaucoup suer pour vaincre la maladie:

Elle [l'hospitalière] alla chercher une grosse poignée d'orties, puis elle me tira la chemise et me coucha ventre à terre sur le lit et me fustigea les reins à merveille avec les orties; je souffris comme un malheureux; ensuite elle me remit la chemise et me couvrit des couvertures, si bien que je suai neuf ou dix chemises d'eau, depuis le matin à six ou sept heures, jusqu'à trois heures après-midi; alors elle fit cesser la sueur en ne me couvrant pas autant; le lendemain la fièvre manqua, je n'en eus plus. Mon camarade ayant vu ma souffrance ne voulut point être fustigé avec des orties; il aimait mieux souffrir la fièvre (Bonnecaze, 1896: 187).

Guillaume Manier souffrit aussi les rigueurs de la pluie au cours de son trajet de retour en France, quand il traversa la province de Soria: «Le 15 [décembre 1726], étant pris de la pluie, fûmes à Alpalseque [*Alpanseque*]; à Baronne [*Barahona*]; à Bilsaye [*Villasayas*], où nous avons *recoqueire* [couché]» (Manier, 1890: 137).

5. L'eau dominée

On a vu jusqu'ici l'eau comme un obstacle, un encombrement ou même un danger pour les pèlerins français de Compostelle. En tout cas, elle se montre dans les œuvres analysées comme quelque chose qui échappe au contrôle de l'homme. Cependant, on ne peut pas passer sous silence deux textes où l'eau apparaît domptée, dominée et même incorporée aux produits de l'ingénierie et l'art humains. Dans le trajet de retour en France intitulé «Chemin de Toulouse à Senlis par Narbonne, Lion pour faire le tour de la France», contenu dans le livre de la confrérie des pèlerins de Senlis, on inclut la ville de Nîmes. En rapport avec cette localité, on y trouve un commentaire informatif sur le Sanctuaire de la Fontaine et le Pont du Gard:

Près de Tourmagne, sort une fontaine [de Diane] en forme d'étang au milieu de laquelle il y a un esorgement dans lequel ce qui tombe on le revoit jamais plus et ne se tarit; c'est comme à côté de Nîmes, à 3 lieues sur le chemin de Raiz, voyez le Pont du Gard qui est de 3 ponts l'un sur l'autre, sous lequel passe la rivière de Gardon, et au pont du milieu est le chemin commun, et sur lequel est un aquaduct accommodé pour passer une fontaine d'une montagne à l'autre (Müller, 1914: 194).

Guillaume Manier manifesta tout au long de son voyage (en France et en Espagne; avant, pendant et après son séjour à Compostelle), un grand intérêt pour les fontaines. On peut constater dans son récit qu'il dut prendre un peu de son temps à noter sur place les principales caractéristiques des fontaines qui attirèrent son attention. C'est le cas, par exemple, de l'une des fontaines qu'il put contempler à Compostelle:

Le 3 [novembre 1726], fûmes promener dans la ville, où nous y avons vu 5 ou 6 fontaines ou *foente* [*fuentes*] assez belles. L'une est sur le marché aux Herbes, à 4 cahos d'où l'eau sort et tombe dans un bassin, puis dans un second plus grand, à peu près comme celles de Noyon et Viler-Cotret (Manier, 1890: 87).

6. Conclusion

La présence de l'eau dans les textes étudiés nous permet de voir (du moins jusqu'à un certain point) dans quelles conditions géographiques, climatiques et même physiologiques on faisait le pèlerinage de Compostelle au Moyen Âge et à l'Époque moderne. L'eau peut donc être considérée, sous les différentes manifestations surtout hostiles qu'elle adopte dans les productions examinées, comme un indice objectif et fiable de certaines manières de voyager en France et en Espagne à ces époques-là. Il s'agit sans doute d'une véritable source d'information à ce sujet. Cela n'a rien d'étonnant, si l'on

tient compte qu'une partie non négligeable de ces ouvrages sont des récits et des itinéraires de pèlerinage et des chansons des pèlerins de Compostelle. Ce sont des textes qui furent sûrement conçus avec une finalité d'information. Il faudrait en excepter l'écrit de Jean Bonnecaze, qui raconte ses malheurs en chemin et ne contient vraiment pas de renseignements précis et utiles de son voyage en Galice.

On a constaté que les rivières, les rias et la proximité de la mer étaient aux périodes mentionnées des obstacles géographiques d'une grande importance pour le pèlerin. On a pu également connaître l'importance de la prière et d'autres pratiques comme recours contre les dangers de la mer et la peur que ceux-ci provoquaient. En ce sens, elles exerçaient en quelque sorte une fonction rassurante accordée actuellement aux progrès techniques. À ce propos, Jean Delumeau affirme que «jusqu'aux victoires de la technique moderne, la mer était associée dans la sensibilité collective aux pires images de détresse. Elle était liée à la mort, à la nuit, à l'abîme» (Delumeau, 1978: 41).

Des productions telles que les récits de Jean Bonnecaze ou de Guillaume Manier, ainsi que les strophes des chansons populaires citées, montrent que le niveau social d'une grande partie des pèlerins de Compostelle était assez modeste. Ils devaient donc faire leur route à pied et souffraient d'une manière plus directe et plus intense les difficultés du terrain et les rigueurs du climat (la neige et la pluie) des différents territoires visités. Ils étaient plus vulnérables aux contraintes et aux ennuis causés par l'eau. La sueur de Jean Bonnecaze est un signe manifeste des conditions difficiles du pèlerinage à pied. De toute façon, on a bien vu dans les textes de Jean Froissart et d'Antoine de Lalaing que, même pour des voyageurs d'une condition sociale plus élevée et qui pouvaient se déplacer à cheval, l'eau constituait une difficulté remarquable.

La mer pouvait aussi apporter d'autres dangers qui n'ont rien à voir avec le terrain ou le climat, mais qui sont en rapport avec la violence humaine. Ce sont les incursions des pirates sur la côte de la Galice. Pourtant, il ne manque pas de textes qui apportent une vision positive de la mer, du point de vue économique et aussi du point de vue religieux.

Les brèves mentions des fontaines dans quelques textes fournissent un élément de contraste civilisé, plus proprement humain, par rapport à l'eau comme *ennemie* du pèlerin. Elles sont un indice, tout aussi objectif, de la capacité de l'homme à maîtriser la nature et à créer des œuvres utiles et artistiques, où cette même nature est intégrée. Elles montrent également l'existence, chez ces voyageurs pieux, d'une curiosité et d'une inquiétude culturelle qu'il ne faut pas dédaigner.

De façon générale, on n'a pas remarqué dans les différentes productions écrites étudiées une évolution ou un changement remarquable entre le Moyen

Âge et l'Époque moderne, en ce qui concerne la présence et l'importance de l'élément aquatique dans l'aventure du pèlerinage de Compostelle. Elle apparaît de manière prédominante comme un agent naturel défavorable aux pèlerins. Il faudra donc attendre le *xix^e* siècle, surtout en ce qui concerne l'Espagne, pour assister au développement du chemin de fer, des œuvres d'ingénierie qui y furent liées et aussi à une amélioration considérable des routes et des moyens de transport. Cela impliqua une réduction de l'incidence de l'eau comme obstacle pour les voyageurs. Les visiteurs pieux de Saint-Jacques à cette époque bénéficièrent sans doute de ces progrès.

Bibliographie

- Anonyme (s.d.): *Le chemin de Paris a Saint Jaques en galice dit compostelle: et combien il y a de lieues de ville en ville*. S.l.
- Anonyme (1718): *Les Chansons des pélerins de S. Jacques*. Troyes.
- Anonyme (1983): *Le Conte de Floire et Blancheflor*. J.-L. Leclanche (éd.). Paris, Champion.
- Anonyme (2006): *Floire et Blancheflor (edición crítica, estudio y traducción)*. M.A. García Peinado et M. Marcos Aldón (éds.). Córdoba, Universidad de Córdoba.
- Bonnecaze, J. (1896): «Autobiographie de Jean Bonnacaze de Pardies, curé d'Angos (1726-1804)». *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, 5^e année, pages 184-195.
- Daranatz, J.-B. (1927): *Curiosités du Pays Basque*. 2 vols. Bayonne, Librairie Lasserre.
- Decombe, L. (1884): *Chansons populaires recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine*. Rennes, Hthe Caillière (en ligne: <<http://bibnum.univ-rennes2.fr>> [accès: 7 septembre 2016]).
- Delumeau, J. (1978): *La Peur en Occident (xiv^e-xviii^e siècles). Une cité assiégée*. Paris, Fayard.
- Flórez, H. et al. (1754-1879): *España sagrada. Teatro geographico-historico de la iglesia de España*. 51 vols. Madrid, A. Marín (en ligne: <<https://books.google.es>> [accès: 7 septembre 2016]).
- Froissart, J. (1967): *Œuvres de Froissart. Chroniques*. 25 vols. Baron Kervin de Lettenhove (éd.). Osnabrück, Biblio [réimpression de l'édition 1867-1877] (en ligne: <<http://gallica.bnf.fr>> [accès: 7 septembre 2016]).
- Iñarrea Las Heras, I. (2002): «El tema de la tempestad en las canciones de peregrinos franceses de la ruta jacobea». En Real, E. et al. (éds.): *Écrire, traduire et représenter la fête*. Valencia, Universitat de València, pages 89-102.
- (2010): «Estudio de la métrica de las canciones contenidas en *Les Chansons des Pélerins de S. Jacques* (1718)». *Cédille, revista de estudios franceses*, 6, pages 138-163 (en ligne: <<https://cedille.webs.ull.es>> [accès: 9 septembre 2016]).
- (2014): «Étude des itinéraires français du pèlerinage de Compostelle des *xvi^e*, *xvii^e* et *xviii^e* siècles». *Studi Francesi*, 172, pages 22-36.
- Jouvin de Rochefort, A. (1672): *Le Voyageur d'Europe, où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal, des Pays Bas, d'Allemagne et de Pologne*,

- d'Angleterre, de Danemark et de Suède*. 8 vols. Paris, Denys Thierry (en ligne: <<http://gallica.bnf.fr>> [accès: 7 septembre 2016]).
- Lalaing, A. de (1876): *Voyage de Philippe le Beau en Espagne, en 1501*. Dans *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*. 4 vols. (1874-1882). M. Gachard (éd.). Bruxelles, F. Hayez, vol. i, pages 121-385 (en ligne: <<http://gallica.bnf.fr>> [accès: 7 septembre 2016]).
- Manier, G. (1890): *Pèlerinage d'un paysan picard à St Jacques de Compostelle au commencement du ^{xviii} siècle*. Baron de Bonnault d'Houët (éd.). Montdidier, A. Radenez.
- Mariana, J. de (1592): *Historiae de rebus Hispaniae libri xx*. Toleti, typis Petri Roderici (en ligne: <<https://books.google.es>> [accès: 7 septembre 2016]).
- Müller, E. (1914): «Une confrérie de Saint-Jacques à Senlis». *Bulletin de la Société Historique de Compiègne*, 16, pages 161-222.
- Nelli, R. (1980): «Trois poèmes autour d'un pèlerinage». *Le pèlerinage. Cahiers de Fanjeaux*, 15, pages 79-92.
- Pouget-Tolu, A. (2002): *Navires et navigation aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. D'après les récits de voyages*. Paris, L'Harmatan.
- Raymond, P. (1863): *Dictionnaire topographique du département des Basses Pyrénées*. Paris, Imprimerie Impériale (en ligne: <<http://gallica.bnf.fr>> [accès: 7 septembre 2016]).
- Rivet de la Grange, A. et al. (1971-1974): *Histoire littéraire de la France, ouvrage commencé par des religieux Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, et continué par des membres de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres)*. 43 vols. Nendeln-Liechtenstein, Kraus (en ligne: <<https://archive.org>> [accès: 12 septembre 2016]).
- Seigneur de Caumont (1975): *Voiatge à St Jaques de Compostelle et à Nostre Dame de Finibus Terre*, dans *Voyaige d'Oultremer en Jhérusalem*. Marquis de La Grange (éd.). Genève, Slatkine, pages 141-150 [réimpression de l'édition de Paris, 1858].
- Vázquez de Parga, L. et al. (1949): *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela*. 3 vols. Madrid, csic.